

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictelement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 7 MAI 1887

No 33



LE WILD EAST DE LA PUISSANCE

Mercier vient d'organiser une troupe de cow boys à Québec pour donner des représentations à l'instar du Wild West de Buffalo Bill. Mercier comme Buffalo Bill manie le lazzo avec une adresse prodigieuse pour s'emparer des veaux, tandis que ses cow boys McShane et Gagnon font un tapage infernal avec leurs armes. Shehyn s'amuse avec son couteau à scalper.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 7 MAI 1887



LETTERE DE LADEBAUCHE.

Québec, 2 mai 1887.

Mon cher VIOLON,

Je sors d'arriver des vieux pays et je m'arrête quelques jours à Québec. Il s'y passe de ce temps-ci des choses si drôles que je ne peux grouiller de cette place sans te rendre compte de ce que j'y ai vu.

D'abord, moi, je m'amuse qu'avec les gens qui font sauter leurs coppes et qui traitent pas leurs amis en gadousiers. On m'avait appris que Mercier avait une espèce de petite majorité comme manière et qu'il allait surveiller ça un peu propre.

Qu'est-ce que je fais ? Je vas trouver un ami et je finis par obtenir une invitation pour la fête.

Alors j'ai dépaqueté mon butin et je me suis habillé avec mon coat des dimanches, ma veste de soie fleurie, ma culotte de boursin jaune à bavaloise, et mes belles bottes waterloo que j'ai frottées avec de la black bolle pour les rendre luisantes comme des sous neufs. Je t'assure que j'avais alors l'air faraud comme un gros bourgeois de Bytown.

Dans la soirée je me suis rendu chez Mercier. Ses amis étaient déjà rendus : Gagnon, Shehyn, McShane, Duhamel, Garneau et une bande d'autres. On me dit que c'était les Rouges et les Castors qui fêtaient ensemble.

Pour commencer, on a joué aux cartes, à toutes espèces de parties, à la brisque, au major, au jack siffleux, à la bâtisse, à la vieille, au cocu et à la bataille. Shehyn était très fort lorsque son adversaire lui montrait ses brisques. Il a un mauvais défaut, c'est de laisser voir dans son jeu à tout coup. Il avait à côté de lui un individu de Québec et un autre de Montréal, qui lui arrangeaient ses cartes. Ils lui disaient quoi jouer à chaque coup. J'ai trouvé ça bien drôle pour un vieux comme lui de demander des conseils aux autres.

Gagnon est assez fort à la bataille. J'ai remarqué que Mercier s'était fait manger son jack plusieurs fois au "all four."

McShane parlait trop sur la partie et ça fait beaucoup de tort à son jeu. Il est loin d'avoir la twist pour jouer aux cartes. Mercier a été obligé plusieurs fois de le rappeler à l'ordre.

Lorsque les gens furent tannés des cartes, c'est-à-dire vers onze heures et demie de la soirée, Mercier invita ses amis à passer en arrière où il y aurait un petit coup à prendre.

On se fit pas tirer l'oreille, comme vous croyez bien ; chacun se leva de table et suivit le bourgeois.

On entra dans la salle où il y avait une table grée de toutes espèces de boissons. Je t'assure que Mercier chez lui n'est pas à

pied, il est stocké de liqueurs comme un gros bourgeois.

Après avoir bu à la santé de Mercier, on passa des ciganes, quelque chose de chouette, des Crèmes et des Reliance.

Pendant que chacun tirait sa touche, on j'sait ensemble sur les affaires du gouvernement et des places qu'on allait donner aux amis. Mercier demanda à Shehyn s'il avait trouvé un moyen d'avoir un emprunt de \$5.000.000. Ça pressait, il y avait beaucoup d'amis qui tiraient la langue.

Shehyn lui répondit que pour le présent, il n'y avait pas moyen de moyenner. Essayer un emprunt en Angleterre ou en France, pas d'affaires. Les conservateurs avaient été assez mal-à-main pour conter des histoires aux gens de l'autre côté. Ils avaient été jusqu'à dire que lui, Shehyn, n'avait jamais été shépé de sa vie pour faire un trésorier, qu'il se connaissait dans les finances du pays comme un aveugle en couleurs, qu'il ne comprenait pas un traitre de mot dans les livres de son département. A preuve, il avait fait venir un jack de Montréal pour travailler avec un de ses amis de Québec, afin de tirer les comptes publics au clair et préparer son fameux speech sur le budget.

Ces écœurants de conservateurs disent partout que tous nos plans d'emprunt vont feler et que nous sommes tous un tas de peignes.....

Mercier se pinça les lèvres et essaya de rire, mais ce rire ne lui passa pas le nœud de la gorge.

Il finit par dire : Tu as raison, Shehyn, on nous magnera trop. Mais laisse faire notre tour arrivera. D'abord il le faut pas avoir l'air de prendre le beurre à poignée. Laissons porter, laissons passer la session avant de parler d'emprunt. Les conservateurs vont brailler comme des veaux si on parle de nouvelles taxes sur le peuple.

Ils parleront de banqueroute et d'un tas d'autres choses qui pueront au nez des électeurs et la conséquence sera qu'on débarquera de dessus le poulain un peu croche.

Notre situation, mes amis, est comme qui dirait un peu mucre, elle est un peu aie ! tiens ben ! Nous avons parmi nos amis des gens comme St. Hilaire, Bourbonnais et autres qui n'attendent qu'une occasion pour nous faire un pied de nez et nous envoyer paître au diable au vert. Ainsi, je vous le répète, mes amis, notre administration est jeune, allons y en douceur.

La conversation en était rendue là lorsque six messagers de la Chambre apportèrent une dépêche de Montréal au premier ministre. Cette dépêche annonçait la mort de M. C. Schiller, greffier de la paix.

C'est alors qu'il fallait voir la face de chacun des ministres. McShane jeta un bout de ciganne qu'il machouillait depuis une demi-heure et se leva de sa chaise avec des gestes effrayants.

— Avec moi, y a un boute à jouer au bouchon. Jamais je permettrai qu'on maganne ma nationalité. Les Irlandais ont autant droit aux places du gouvernement que les Canadiens-français. Aujourd'hui il y a une vacance dans le greffe de la Couronne à Montréal et j'entends y nommer un de mes compatriotes. J'ai mon homme tout prêt, c'est M. Denis Barry. Si tu ne le sais pas, je te l'apprends.

Mercier.—Comment ! tu me l'apprends, espèce de bas de soie ! tu es dans les patagues. Tu oublies qu'il est de règle dans le gouvernement de remplacer un Canadien par un Canadien, un Anglais par un Anglais et un Irlandais par un Irlandais. On va suivre cette règle-là.

McShane.—Je ne m'y soumettrai jamais. La règle est injuste. Si mon homme n'est pas nommé, je résigne, entends-tu ?

Mercier.—C'est correct, envoie fort. Où est elle ta résignation que je te la prenne ?

McShane.—Je ne l'ai pas dans ma poche ; ça sera pour plus tard.

Mercier.—Gageons que tu ne résigneras pas.

McShane.—Je ne gage pas.

Bourbonnais qui n'avait pas dit un mot depuis le commencement de la soirée s'approcha de Mercier et le regarda entre les deux yeux.

— J'espère, dit-il, que je soutiens pas ton ministère pour des prunes. Tu m'as promis que tu me donnerais la première bonne place vacante. Je réclame celle de M. Schiller.

Mercier.—Arrête un peu, mon petit bonhomme, tu n'as pas encore gagné tes épaulettes. Penses-tu que je vais te nommer à cette place pour perdre le comté de Soulanges ?

Attends un petit brin et je te récompenserai. Les vieux vont passer avant toi.

J'ai 31 applications pour la place de greffier de la paix parmi les gens du dehors. L'individu que je nommerai ne me fera pas perdre un comté.

Bourbonnais.—Penses-tu que je n'ai pas assez d'influence pour donner le comté de Soulanges à un bon libéral.

Mercier.—Qu'est-ce que tu gages là-dessus ? Je suis paré pour n'importe quelle somme. Tiens, v'la un beau cinquante piastres.

Bourbonnais.—Moi, je ne gage pas, mais tu sais que j'ai droit à quelque chose. On n'est pas pour rester au pouvoir pendant cinq ans, tu sais ça comme moi.

Duhamel.—Moi, je passe avant le commun des martyrs. Je ferais un excellent greffier de la paix, et je me réserve la place.

Mercier.—Toi, Duhamel, ne viens pas me bâdrer. Je t'ai déjà promis la place de protonotaire. Du reste, je ne ferai la nomination qu'après la session. Tâchez de rester tranquille tous ensemble jusqu'à ce temps-là.

McShane.—C'est bien, nous allons patienter. Je tiens toujours à nommer Barry, rappelle-toi de ça. Je sais que tu as envie de caser M. Wilfrid Prévost, on règlera ça dans le temps. Mes amis trouvent que tu es trop coulant avec l'opposition. Tu présentes des bills en chambre et tu les laisses changer au goût de nos ennemis. Ça me fait l'effet d'un homme qui se laisserait manger la laine sur le dos. Ton gouvernement serait beaucoup plus respecté si tu ne laissais pas écharogner tes bills.

Mercier.—Je serai plus strict à l'avenir. On ne touchera plus à mes bills.

McShane.—Gageons.

Mercier.—Tu sais bien que je n'aime pas à gager. Tu as des manières de commerçant d'animax. Entre messieurs comme nous autres on ne doit jamais parler de gager.

Je perdis la fin de cette intéressante conversation et je dus sortir de la salle vù l'heure avancée, afin de pouvoir m'aller ma lettre à temps.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

Samedi prochain nous saurons ce qu'est l'Huile d'Argent.

LES INONDATIONS

Il y a eu la semaine dernière à l'Hôtel de Ville une assemblée considérable de citoyens intéressés aux inondations pour discuter les moyens les plus effectifs à adopter pour en faire une institution permanente à l'instar du carnaval d'hiver.

M. Andrew Robertson occupait le fauteuil.

M. Kennedy, ingénieur de la Commission du havre prit la parole le premier.

—Messieurs, dit-il, en ma qualité d'ingénieur de la Commission du havre je dois vous dire que j'ai étudié soigneusement la question des inondations du St. Laurent.

J'avais déjà acquis plusieurs années d'expérience dans les vieux pays où j'ai étudié d'une manière tout-à-fait spéciale les mouvements de la Clyde en Ecosse, de la Boyne en Irlande et de la Tamise en Angleterre. Les longues observations que j'ai faites sur la crue annuelle des eaux du St. Laurent m'ont donné la conviction que l'eau qui a submergé Montréal passait par les rapides de Lachine contrairement aux prétentions de certaines personnes qui disent qu'elle est le reflux des grandes marées d'avril. Montréal avec ses inondations printanières offrira beaucoup d'attraits aux touristes américains.

Ces derniers pourront venir tous à milliards contempler les beautés de la Venise du nouveau monde.

On m'apprend qu'il s'est organisé récemment une compagnie puissante pour l'exploitation de gondoles pendant la prochaine inondation et je ne doute pas que cette entreprise ne paie sous peu de forts dividendes.

Cette compagnie ne veut commencer ses opérations que lorsqu'elle aura reçu l'assurance des commissaires du havre, que les inondations ne manqueraient pas à l'avenir. Aujourd'hui je suis autorisé par la commission à déclarer qu'elle a fait l'impossible pour rendre nos inondations permanentes, en entassant dans les îles Boucherville des millions de verges cubes de terre enlevée au lit de la rivière en face de la ville. Si vous consultez nos rapports et si vous étudiez les chiffres des opérations de nos cure-môles, vous verrez que depuis dix ans nous avons jeté autour des fles de Boucherville une quantité de terre suffisante pour constituer une montagne dont la superficie égalerait celle qui est entre les rues Craig, St. Laurent, Ste Catherine et St. Denis, avec une hauteur de quarante pieds. Pensez-vous qu'avec un pareil barrage le St. Laurent peut nous refuser la faveur d'une inondation annuelle permanente ?

Nous nous proposons encore cette année de renforcer ce barrage du fleuve en y jetant encore quelques millions de verges de terre. (Applaudissements).

Le colonel Stevenson dit : Sans déprécier le mérite de l'ingénieur en chef de la commission du havre, je dois vous dire, messieurs, que j'ai contribué pour ma part aux inondations.

J'ai deux pompes à vapeur sur la rue des Commissaires près de la Douane avec lesquelles je me propose de pomper de nouveau l'eau des égouts de Montréal dans la rivière St. Laurent.

J'espère que le Conseil de Ville me votera quelques mille dollars pour reprendre mes opérations le printemps prochain.

L'échevin White.—Messieurs, le meilleur moyen à mon avis pour obtenir des inondations permanentes serait de construire la fameuse chaussée de l'échevin Laurent s'étendant de la gare du Pacifique jusqu'à la Rivière St. Pierre. Le projet d'utiliser cette chaussée pour un chemin de fer de ceinture doit être mis à l'étude au plus tôt.

Ça sera une occasion magnifique pour les Boodlers de réaliser chacun une petite fortune.

M. Alfred Perry.—Comme le vétéran des pompiers de Montréal, je me suis toujours plaint de l'insuffisance de l'approvisionnement d'eau pour la ville. Mon rêve serait donc des inondations permanentes et je donne mon adhésion la plus sincère aux idées émises par les préopinants.

Après une longue discussion la résolution suivante a été adoptée par l'assemblée :

Attendu qu'il est urgent dans l'intérêt de la ville de Montréal d'établir un système régulier d'inondations il est par le présent résolu qu'une requête soit présentée au gouvernement fédéral le priant de créer sous le plus court délai une commission d'ingénieurs importés d'Angleterre et d'Ecosse avec instructions de faire rapport sur le moyen le plus effectif à adopter pour assurer à la ville de Montréal des inondations annuelles.

L'assemblée fut ensuite ajournée sine die.

LA MAISON DES FÈVES.

Tel est le nom d'une institution utile créée récemment par Fred. Truteau, ci-devant de St-Vincent de Paul. Ce restaurant qui est unique dans son genre, mérite une mention spéciale. Là vous trouverez les mets classiques des Yankees, le Pork and Beans apprêté de main de maître. La Maison des Fèves importe ses fèves directement de Boston. On y trouve des viandres, poissons et gibiers froids, truffes, homards, etc. C'est aux Nos 97, 99, 101½ rue Vitruve, près de la rue St-Laurent.

Samedi prochain nous saurons ce qu'est l'Huile d'Argent.



Coups d'Archet.

Avis aux législateurs canadiens.
Thiers disait : il est plus facile de faire des souliers que des lois et cependant il y aura toujours beaucoup de gens mal chaussés !

Au recorder.

—Prisonnier, vous avez été ramassé ivre sur la rue. La cour vous pardonne. J'espère que c'est la dernière fois que je vous vois devant moi.

—Plus me revoir ici, Votre Honneur. Est-ce que vous auriez l'intention de résigner ?

Samedi dernier le G. V. Trudel a été rencontré en compagnie d'un abbé à la gare St-Martin. Une personne qui lui était complètement inconnue salue le prêtre.

L'abbé ne salue pas, mais le G. V. Trudel donne un coup de chapeau

Pourquoi cela ?

La raison est bien simple

Le G. V. agit d'après les règles de la discipline militaire qui dit que chaque fois que deux ou plusieurs officiers recevront un salut l'officier du grade le plus élevé seul répond au salut.

Un individu entre dans un magasin d'épicerie de la rue Ontario.

Vendez-vous encore du fromage américain ?

—Oui, monsieur, je viens d'entamer une meule des meilleures.

—J'espère que cette fois, il n'y aura pas de trous dedans.

—Des trous ? Mais est-ce que vous n'aimez pas le fromage avec des trous dedans ?

—J'aime bien le fromage, mais pas les trous. La dernière fois que je suis venu, j'ai acheté une livre de fromage et il y avait plus d'une demi-livre de trous.

Un mendiant frappe à la porte d'une maison et la maîtresse de céans lui demande :

—Est-il possible que le travail manque aujourd'hui à Montréal ?

—Oui, madame.

—Mais c'est pourtant la saison où tous les pauvres gens ont du travail.

—Ça n'est pas dans ma ligne, madame.

Lorsque la terre est sèche et qu'il y a des nuages de poussière dans les rues, c'est alors que mon travail cesse.

—Quelle est votre occupation ?

Je suis charretier pour la corporation. Je conduis un arrosoir pour les rues.

La scène est dans un wagon du Grand-Tronc.

Un voyageur.—Quel comté traverse-t-on à présent ?

Le conducteur.—Le comté d'Arthabaska.

Le voyageur.—Arthabaska, Arthabaska, mais, mon Dieu, la loi de Scott est en force là ?

Le conducteur.—Oui, monsieur, il y a plusieurs années qu'on ne vend plus de boisson dans ce comté.

—Faites-moi descendre à la première station importante.

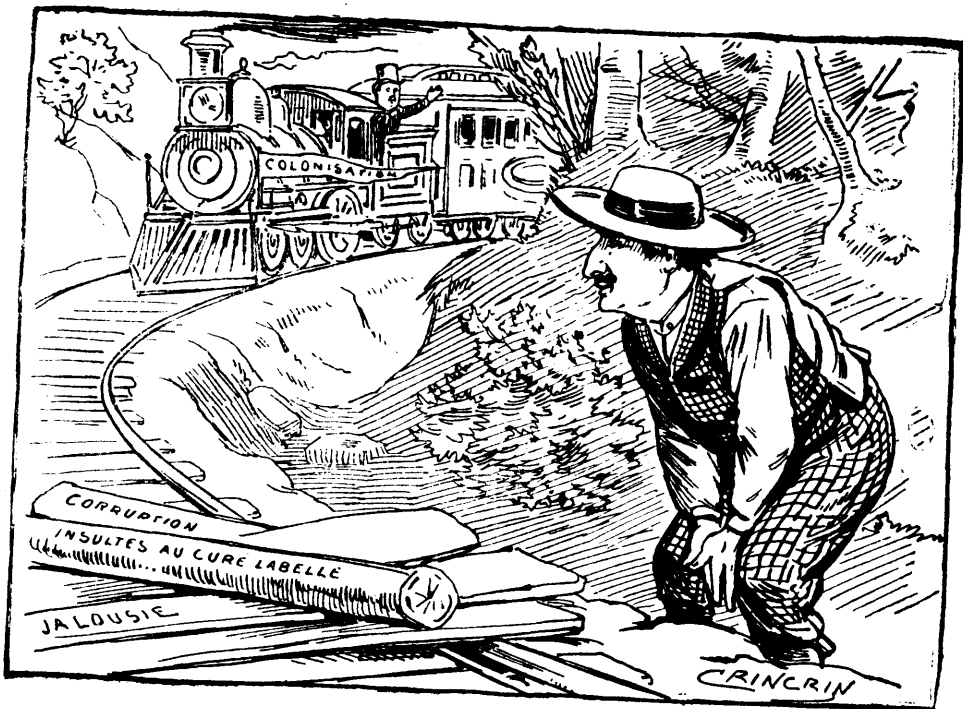
—Allez-vous faire une lecture sur la tempérance ?

—Non, je vends un remède pour le delirium tremens

On lit ce qui suit dans l'Etendard du 29 avril :

« M. le Recorder de Montigny a condamné plusieurs commerçants à huit jours de prison pour avoir exposé dans leurs vitrines des gravures, annonces indécentes d'une représentation des plus immorales donnée à Montréal pendant la semaine sainte.

L'honorable Magistrat a dû regretter que la loi ne lui permit pas de punir en même temps les journaux, dont deux canadiens-français qui ont prêté la publicité de leurs colonnes aux annonces de ces immondes représentations. »



UNE TENTATIVE AVORTÉE

Mercier essaie de faire dérailler le train de colonisation, mais le curé Labelle s'en aperçoit à temps et il l'oblige à enlever ses obstacles.

Voyez donc ce bon recorder pleurnichant parce qu'il ne peut punir deux journaux français qui ne partagent pas ses opinions !

Un homme qui a de l'esprit pour deux sous verra immédiatement que la justice a fait fausse route en s'attaquant aux pauvres diables qui ont exhibé sans malice dans leurs vitrines les dessins d'Adamless Eden.

Ce n'était pas ces gens-là qui devaient payer les pots cassés, mais les autorités civiles. Ces dernières ont vu les gravures exposées dans toutes les rues et dans plus de cent vitrines de magasins, huit jours avant les représentations et elles sont restées apathiques.

De l'avis de tous les gens sensés, c'était la police qui était à blâmer pour n'avoir pas fermé le Théâtre Royal à la première représentation.

Pour notre part, nous savons d'avance que si les mérites du certiorari pris dans cette cause sont discutés devant un tribunal éclairé, l'opinion publique sera soulagée lorsqu'elle verra les juges jetant le blâme sur qui de droit.

Le temps et les mœurs changent, le vrai Brazeau seul ne change pas. Il est immuable dans son œuvre des cigares à bon marché.

Sa voix résonne parmi ses concurrents comme le roulement imposant du tonnerre. Est-il majestueux quand il nous dit : Je vends mes Crème de la Crème de Fortier pour 5cts, les El Padre de Davis pour 5cts, les Mongos pour 4cts, les Noisy Boys 3cts, les Progress 3cts, les Picador (importés) 3 pour 20cts.

Si vous ne le croyez pas, allez chez le vrai Brazeau, No. 47 rue St-Laurent.

Samedi prochain nous saurons ce qu'est l'Huile d'Argent.

L'absinthe suisse

Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre, Deux doigts, pas davantage ; ensuite saisissez Une carafe d'eau bien fraîche ; puis versez, Versez tout doucement d'une main bien légère Que pet t à petit votre main accélère, La verte infusion ; puis augmentez, pressez Le volume de l'eau la main haute, et cessez Quand vous aurez jugé la liqueur assez claire. Laissez-la reposer une minute encore ; Couvrez-la du regard comme on couvre un trésor Aspirez son parfum qui donne le bien-être ! Enfin, pour couronner tant de soins inouïs, Bien délicatement prenez le verre, et puis Lancez, sans hésiter, le tout par la fenêtre.

Samedi prochain nous saurons ce qu'est l'Huile d'Argent.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité, dit un vers célèbre de Boileau. Si ce dicton est vrai, jamais un amateur de curiosités ou de beaux tableaux ne s'ennuiera dans le Pavillon de Frank Labelle, No. 65 rue Bleury. Frank Labelle, l'artiste de céans, a un soin tout particulier de varier et d'augmenter le nombre des dessins qui composent sa galerie. Chacun admire la hardiesse de son coup de crayon et la fidélité des ressemblances. Cette galerie de curiosités mérite une visite de tous les amateurs de travaux artistiques

Le beau sexe

En dépouillant les registres paroissiaux de la commune de Colombier-en-Brionnais, on a découvert, dit l'Union républicaine de la Creuse, deux sonnets dus à la plume du curé Tanteron, qui au dire d'un historien bourguignon, "avait d'écrire une rage incurable." Celui-ci n'est pas mauvais :

Lorsque le créateur, finissant son ouvrage De ses rares beautés fit le portrait vivant, L'homme estoit trop heureux, au sortir du néant De porter sur son front cette divine image. Le monde tout entier estoit son apanage, Sur tous les animaux son pouvoir estoit grand, Le sort ne souffrit pas qu'il vécut si content, Et ne lui laissa pas longtemps cet avantage. Sous prétexte d'ayder à un futur ennui, On lui fit une femme, on ne put faire pis : Le malheureux dormoit, il ne s'en put défendre ! Il vit en s'éveillant la cause de ses maux ; Il la prit, mais hélas ! il devoit s'aller pendre Car son premier sommeil fut son dernier repos.

VARIETES

La force de l'habitude.

Un banquier s'adressant à son employé : —Tenez, mon ami, voilà 100 dollars de gratification, ou plutôt 97.50 parce que j'ai déduit les deux et demi pour cent du comptant.

A la cour d'assises.

L'accusé.—...J'avoue qu'en 1870 j'ai été condamné pour vol ; en 1875 pour faux, et en 1881 j'ai tué mon père et ma sœur.

Le juge (emporté par l'habitude).—C'est bien, continuez.

Les concierges.

Un monsieur se présente dans une maison et demande à louer le deuxième étage qui est libre.

—Par qui cet appartement était-il habitée ? demande-t-il au concierge.

—Par un mort !

BIJOU THEATRE

Coin des rues Bonsecours et Champ de Mars. Cettesemaine représentations extraordinaires par les célèbres amateurs du Cercle Labiche. Le Retour de l'Exilé, drame canadien en 5 actes et 8 tableaux, par L. H. Fréchette. Prix d'admission, 10 c., 20 c. et orchestre 30 c.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y ont tour à tour développé avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie. 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

LOTTERIE NATIONALE

2,689 LOTS

VALANT

\$50,000.00

SERONT TIRÉS

le 15 Juin prochain

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série - - - 25 cts

Demandez le catalogue des prix

LE SECRETAIRE

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL



MME HERMET

Les fous m'attirent. Ces gens-là vivent dans un pays mystérieux de songes bizarres, dans ce nuage impénétrable de la démence ou tout ce qu'ils ont vu sur la terre, tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qu'ils ont fait recommence pour eux dans une existence imaginée en dehors de toutes les lois qui gouvernent les choses et régissent la pensée humaine.

Pour eux l'impossible n'existe plus, l'in vraisemblable disparaît, le féérique devient constant et le surnaturel familier. Cette vieille barrière, la logique, cette rampe des idées, le bon sens se brisent, s'abattent, s'écroulent devant leur imagination lâchée en liberté, échappée dans le pays illimité de la fantaisie, et qui va par bonds fabuleux sans que rien l'arrête. Pour eux tout arrive et tout peut arriver. Ils ne font point d'efforts pour vaincre les événements, dompter les résistances, renverser les obstacles. Il suffit d'un caprice de leur volonté illusionnante pour qu'ils soient princes, empereurs ou dieux, pour qu'ils possèdent toutes les richesses du monde, toutes les choses savoureuses de la vie, pour qu'ils jouissent de tous les plaisirs, pour qu'ils soient toujours fous, toujours beaux, toujours jeunes, toujours chéris ! Eux seuls peuvent être heureux sur la terre, car, pour eux, la Réalité, n'existe plus. J'aime à me pencher sur leur esprit vagabond, comme on se penche sur un gouffre où bouillonne tout au fond un torrent inconnu, qui vient on ne sait d'où, et va on ne sait où.

Mais à rien ne sert de se pencher sur ces crevasses, car jamais on ne pourra savoir d'où vient cette eau, où va cette eau. Après tout, ce n'est que de l'eau, pareille à celle qui coule au grand jour, et la voir ne nous apprendrait pas grand chose.

A rien ne sert non plus de se pencher sur l'esprit des fous, car leurs idées les plus bizarres ne sont, en somme, que des idées déjà connues, étranges seulement parce qu'elles ne sont plus enchaînées par la Raison. Leur source capricieuse nous confond de surprise, parce qu'on ne la voit pas jaillir. Il a suffi sans doute d'une petite pierre tombée dans son cours, pour produire ces bouillonnements.

Or, un jour, comme je visitais un de leurs asiles, le médecin qui me conduisait me dit :

— Tenez, je vais vous montrer un cas intéressant :

Et il fit ouvrir une cellule où une femme âgée d'environ quarante ans encore belle, assise dans un fauteuil, regardant avec obstination son visage dans une petite glace à main.

Dès qu'elle nous aperçut, elle se dressa, courut au fond de l'appartement chercher un voile jeté sur une chaise, s'enveloppa la tête avec soin, puis revint en répondant d'un signe de tête à nos saluts.

— Eh bien, dit le docteur, comment allez-vous, ce matin ?

Elle poussa un profond soupir.

— Oh ! mal, très mal, monsieur, les marques augmentent tous les jours.

Il répondit avec un air convaincu :

— Mais non, mais non, je vous assure que vous vous trompez.

Elle se rapprocha de lui pour murmurer :

— Non. J'en suis certaine. J'ai compté dix trous de plus ce matin, trois sur la joue droite, quatre sur la joue gauche et trois aussi sur le front. C'est affreux, affreux ! Je n'oserais plus me laisser voir à personne, pas même à mon fils, non pas même à lui ! Je suis perdue, je suis défigurée pour toujours.

Elle retomba sur son fauteuil et se mit à sangloter.

Le médecin prit une chaise, s'assit près d'elle, et d'une voix douce, consolante :

— Voyons, montrez-moi ça, je vous assure que ce n'est rien. Avec une

petite cautérisation je ferai tout disparaître.

Elle répondit : " Non " de la tête, sans une parole. Il voulut toucher son voile ; mais elle le saisit à deux mains si fort que ses doigts entrèrent dedans.

Il se remit à l'exhorter et à la rassurer.

— Voyons, vous savez bien que je vous les enlève toutes les fois, ces vilains trous, et qu'on ne les aperçoit plus du tout quand je les ai soignés. Si vous ne me les montrez pas je ne pourrai point vous guérir.

Elle murmura : " A vous encore, je veux bien, mais je ne connais point ce monsieur qui vous accompagne.

— C'est aussi un médecin, qui vous soignera encore bien mieux que moi. Alors elle se laissa découvrir la figure, mais sa peur, son émotion, sa honte d'être vue la rendaient rouge jusqu'à la chair du cou qui s'enfonçait dans sa robe. Elle baissait les yeux, tournait son visage, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter nos regards, et balbutiait :

— Oh ! je souffre affreusement de me laisser voir ainsi ! C'est horrible, n'est-ce pas ? C'est horrible ?

Je la contemplais, fort surpris, car elle n'avait rien sur la face, pas une marque, pas une tache, pas un signe ni une cicatrice.

Elle se tourna vers moi, les yeux toujours baissés et me dit :

— C'est en soignant mon fils que j'ai gagné cette épouvantable maladie, monsieur. Je l'ai sauvé, mais je suis défigurée. Je lui ai donné ma beauté, à mon pauvre enfant. Enfin, j'ai fait mon devoir, ma conscience est tranquille. Si je souffre, il n'y a que Dieu qui le sait.

Le docteur avait tiré de sa poche un mince pinceau d'aquarelliste.

— Laissez faire, dit-il, je vais vous arranger tout cela.

Elle tendit sa joue droite, et il commença à la toucher par coups légers, comme s'il eût posé dessus de petits points de couleur. Il en fit autant sur la joue gauche, puis sur le menton, puis sur le front : puis elle s'écria.

— Non Ça ne se voit plus beaucoup. Je vous remercie infiniment.

Le médecin s'était levé. Il la salua, me fit sortir puis me suivit ; et, dès que la porte fut refermée :

— Voici l'histoire atroce de cette malheureuse, dit-il.

**

Elle s'appelle madame Hermet. Elle fut très belle, très coquette, très aimée, et très heureuse de vivre.

C'était une de ces femmes qui n'ont que leur beauté et leur désir de plaire pour les soutenir, les gouverner ou les consoler dans l'existence. Le souci constant de sa fraîcheur, les soins de son visage, de ses mains, de ses dents, de toutes les parcelles de son corps qu'elle pouvait montrer prenaient toutes ses heures et toute son attention.

Elle devint veuve, avec un fils. L'enfant fut élevé comme le sont tous les enfants des femmes du monde très admirées. Elle l'aimait pourtant.

Il grandit ; et elle vieillit. Vit-elle venir la crise fatale, je n'en sais rien. A-t-elle, comme tant d'autres, regardé chaque matin pendant des heures et des heures la peau si fine jadis, si transparente et si claire, qui maintenant se plisse un peu sous les yeux, se fripe de mille traits encore imperceptibles, mais qui se creuseront davantage, jour par jour, mois par mois ? A-t-elle vu s'agrandir aussi, sans cesse, d'une façon lente et sûre les longues rides du front, ces minces serpents que rien arrête ? A-t-elle subi la torture, l'abominable torture, du miroir, du petit miroir, à poignée d'argent, qu'on ne peut se décider à reposer sur la table, puis qu'on rejette avec rage, et qu'on reprend aussitôt, pour revoir, de tout près, de plus près, l'odieux et tranquille ravage de la vieillesse qui s'approche ? S'est-elle enfermée dix fois, vingt fois en un jour, quittant, sans raison, le salon où causent des

amis, pour remonter dans sa chambre, et, sous la protection des verrous et des serrures regarder encore le travail de destruction de la chair mûre qui se fane, pour constater avec désespoir le progrès léger du mal que personne encore ne semble voir, mais qu'elle connaît bien, elle. Elle sait où sont ses attaques les plus graves, les plus profondes morsures de l'âge Et le miroir, le petit miroir, tout rond dans son cadre d'argent ciselé, lui dit d'abominables choses, car il parle, il semble rire, il raille et lui annonce tout ce qui va venir, toutes les misères de son corps, et l'atroce supplice de sa pensée jusqu'au jour de sa mort, qui sera celui de sa délivrance.

A-t-elle pleuré, éperdue, à genoux, le front par terre, et prié, prié, prié. Celui qui tue ainsi les êtres, et ne leur donne la jeunesse que pour leur rendre plus dure la vieillesse, et ne leur prête la beauté que pour la reprendre aussitôt, l'a-t-elle prié, supplié de faire pour elle ce que jamais il n'a fait pour personne, de lui laisser jusqu'à son dernier jour, le charme, la fraîcheur et la grâce ? Puis, comprenant qu'elle implorait en vain l'inflexible Inconnu qui pousse les ans, l'un après l'autre, s'est-elle roulée, en se tordant les bras, sur le tapis de sa chambre, a-t-elle heurté son front aux meubles en retenant dans sa gorge des cris affreux de désespoir ?

Sans doute elle a subi ces tortures. Car voici ce qui arriva :

Un jour (elle avait alors trente-cinq ans) son fils, âgé de quinze, tomba malade

Il prit le lit sans qu'on pût encore déterminer d'où provenait sa souffrance et quelle en était la nature. Un abbé, son précepteur, veillait près de lui et ne le quittait guère, tandis que madame Hermet, matin et soir, venait prendre de ses nouvelles.

Elle entra, le matin, en peignoir de nuit, souriante, toute parfumée déjà, et demandait, dès la porte :

— Eh bien, Georges, allons-nous mieux ?

Le grand enfant, rouge, la figure gonflée, et rongée par la fièvre, répondait :

— Oui, petite mère, un peu mieux.

Elle demeurerait quelques instants dans la chambre, regardait les bouteilles de drogues en faisant " pouah " du bout des lèvres, puis soudain s'écriait : " Ah ! j'oubliais une chose très urgente " et elle se sauvait en courant et laissant derrière elle de fines odeurs de toilette.

Le soir, elle apparaissait en robe décolletée, plus pressée encore, car elle était toujours en retard ; et elle avait tout juste le temps de demander :

— Eh bien, qu'a dit le médecin ? L'abbé répondait : " Il n'est pas encore fixé, madame "

Or, un soir, l'abbé répondit : " Madame, votre fils est atteint de la petite vérole. "

Elle poussa un grand cri de peur, et se sauva.

Quand sa femme de chambre entra chez elle le lendemain, elle sentit d'abord dans la pièce une forte odeur de sucre brûlé, et elle trouva sa maîtresse, les yeux ouverts, le visage pâli par l'insomnie et grelottant d'angoisse dans son lit.

Mme Hermet demanda, dès que ses contrevents furent ouverts :

— Comment va Georges ?

— Oh ! pas bien du tout aujourd'hui, madame.

Elle ne se leva qu'à midi, mangea deux œufs avec une tasse de thé, comme si elle-même eût été malade, puis elle sortit et s'informa chez un pharmacien des méthodes préservatrices contre la contagion de la petite vérole.

Elle ne rentra qu'à l'heure du dîner, chargée de fioles, et s'enferma aussitôt dans sa chambre, où elle s'imprégna de désinfectants.

L'abbé l'attendait dans la salle à manger. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria, d'une voix pleine d'émotion :

— Eh bien ?

— Oh ! pas mieux. Le docteur est fort inquiet.

Elle se mit à pleurer, et ne put rien manger tant elle se sentait tourmentée.

Le lendemain, dès l'aurore, elle fit prendre des nouvelles, qui ne furent pas meilleures, et elle passa tout le jour dans sa chambre où fumaient de petits brasiers en répandant de fortes odeurs.

Sa domestique, en outre, affirma qu'on l'entendit gémir pendant toute la soirée.

Une semaine entière se passa ainsi sans qu'elle fit autre chose que sortir une heure ou deux pour prendre l'air vers le milieu de l'après-midi. Elle demandait maintenant des nouvelles toutes les heures, et sanglotait quand elles étaient plus mauvaises.

Le onzième jour au matin, l'abbé s'étant fait annoncer, entra chez elle ; le visage grave et pâle et il dit, sans prendre le siège qu'elle lui offrait :

— Madame, votre fils est fort mal, et il désire vous voir.

Elle se jeta sur les genoux en s'écriant :

— " Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Je n'oserai jamais ! Mon Dieu ! mon Dieu ! secouez-moi. "

Le prêtre reprit : " Le médecin garde peu d'espoir, madame, et Georges vous attend ! "

Puis il sortit. Deux heures plus tard, comme le jeune homme, se sentait mourir, demandait sa mère de nouveau, l'abbé rentra chez elle et la trouva toujours à genoux, pleurant toujours et répétant :

— " Je ne peux pas... je ne peux pas... J'ai trop peur... je ne peux pas. "

Il essaya de la décider, de la fortifier, de l'entraîner. Il ne parvint qu'à lui donner une crise de nerfs qui dura longtemps et la fit hurler.

Le médecin étant revenu vers le soir, fut informé de cette lâcheté, et déclara qu'il l'amènerait, lui, de gré ou de force.

Mais après avoir essayé de tous les arguments, comme il la soulevait par la taille pour l'emporter près de son fils, elle saisit la porte et s'y cramponna avec tant de force qu'on ne put l'en arracher.

Puis lorsqu'on l'eut lâchée elle se prosterna aux pieds du médecin, en demandant pardon, en s'accusant d'être une misérable. Et elle criait : " Oh ! il ne va pas mourir, dites-moi qu'il ne va pas mourir, je vous en prie, dites-lui que je l'aime, que je l'adore... "

Le jeune homme agonisait. Se voyant à ses derniers moments, il supplia qu'on décidât sa mère à lui dire adieu.

Avec cette espèce de pressentiment qu'ont parfois les moribonds, il avait tout compris, tout deviné, et il disait : " Si elle n'ose pas entrer, priez-la seulement de venir par le balcon jusqu'à ma fenêtre pour que je la voie, au moins, pour que je lui dise adieu d'un regard puisque je ne puis pas l'embrasser. "

Le médecin et l'abbé retournèrent encore vers cette femme.

— Vous ne risquerez rien, affirmaient-ils, puisqu'il y aura une vitre entre vous et lui. "

Elle consentit, se couvrit la tête, prit un flacon de sels, fit trois pas sur le balcon, puis soudain, cachant sa figure dans ses mains, elle gémit : " Non..., non..., je n'oserai jamais le voir... jamais..., j'ai trop de honte... j'ai trop peur... non..., je ne peux pas. "

On voulut la trainer, mais elle tenait à pleines mains les barreaux et poussait de telles plaintes que les passants, dans la rue, levaient la tête.

Et le mourant attendait, les yeux tournés vers cette fenêtre, il attendait, pour mourir, qu'il eût vu une dernière fois la figure douce et bien aimée, le visage sacré de sa mère.

Il entendit longtemps, et la nuit et ne prononça plus une parole.

Quand le jour parut, il était mort. Le lendemain, elle était folle.